

famille à nourrir et de celui que la maladie empêche de travailler, il n'y a que le paresseux et le pilier de cabaret qui crient la faim.

Les cultivateurs d'Aubécourt sont aisés, presque tous ; quelques uns même sont riches ; on en est convaincu quand on voit les troupeaux de moutons sortir des bergeries, et, chaque année, dès les premiers jours de mai, des centaines de bêtes des races bovine et chevaline dans les grands herbages de la prairie.

Mathurin Raclot, fils d'un pauvre journalier, était à vingt-six ans garçon de charrie, c'est-à-dire domestique chez un des riches fermiers du pays, et semblait destiné à rester toute sa vie garçon de ferme.

Il était intelligent, assez bien de figure et savait lire, écrire et compter. Grand et fort, courageux, d'une santé robuste, le travail ne lui faisait pas peur ; il avait encore une autre qualité, bien rare chez les jeunes gens : celle d'être très économe. Déjà il était fin, adroit et rusé comme le plus madré des vieux paysans, ce qui faisait dire de lui :

— Laissez faire Mathurin, c'est un fin matois.

Il gagnait deux cent quarante francs par an, soit vingt francs par mois, et dépensait le moins possible sur ses gages. Il entassait les pièces de cinq francs les unes sur les autres et cachait son magot par instinct ou par crainte des voleurs. Il fallait absolument qu'il n'eût plus rien à se mettre sur le dos ou que ses gros brodequins troués perdisent leurs semelles pour qu'il se décidât à faire des achats d'une impérieuse nécessité.

Pendant que les jeunes gens de son âge dépensaient une bonne partie de ce qu'ils gagnaient à fréquenter les cabarets ou à courir les fêtes des environs, Mathurin, lui, amassait, amassait. Il n'était d'aucune partie de plaisir, ne se livrait à aucun amusement, jamais il n'avait mis les pieds dans un bal. Il n'aimait pas aller avec les autres, non qu'il les dédaignât, mais parce qu'il lui eût fallu dénouer les cordons de sa bourse.

Les bonnes gens, qui ne connaissaient ni les idées ni les sentiments de Mathurin, faisaient son éloge : c'était un jeune homme comme il n'y en avait guère, on le donnait comme un modèle de sagesse.

Le dimanche et les jours fériés, Mathurin passait ses heures de liberté dans les écuries, au milieu des animaux qu'il soignait, ou bien, enfermé dans sa chambre, il occupait son temps à compter et à recompter son trésor.

Le garçon, d'abord simplement économe, était devenu intéressé, et, à mesure que le magot grossissait, le germe de l'avarice se développait en Mathurin.

Parfois, on le voyait immobile, les bras croisés sur sa poitrine, rêveur, les yeux fixés sur les coteaux parés de pampres verts, ou sur les enclos de la prairie, ou sur les grands blés jaunes prêts à couper, qui couvraient la plaine. Dans ces instants, à quoi pensait-il ? Quel était son rêve ?

Alors, il avait l'ambition louable et légitime de posséder quelques carrés de terre, afin de pouvoir un peu travailler pour lui tout en continuant de travailler pour les autres.

Comme tous les paysans, Mathurin Raclot aimait la terre et il avait l'amour de l'argent.

D'instinct, il était devenu usurier. Peut-être ignorait-il que l'honné-